

Du deuil et du désir féminin

LUCAS VUILLEUMIER

Scène ► Un voile noir s'est posé sur le Théâtre 2.21, à Lausanne. Deux jeunes femmes au chagrin encore silencieux en accueillent les spectateurs, jusqu'au 16 décembre, dans l'austérité la plus sombre, leurs maigres soupirs pudiquement soulignés par une musique cristalline.

Dans leurs vêtements couleur corbeau, ainsi que le veut l'usage du deuil qui s'annonce, Tamara Fischer et Clémence Mermet, toutes jeunes comédiennes fraîches émoulues de La Manufacture, s'amuseraient presque de voir ainsi passer devant elles une foule pas encore concernée par leur affliction – qui n'osera donc pas rendre des honneurs autrement qu'en les saluant d'un sourire gêné.

Une fois les portes closes, c'est à la fin du discours d'adieu à leur père que ces deux sœurs nous convient. Et puisque l'atmosphère cérémoniel et solennité sont à leur comble, quelques effets comiques, déjà, détendent une atmosphère viciée. Pour ce patriarcat dont elles saluent une propension à la dignité la plus nette, et à qui des reproches ne seront adressés que plus tard, les deux jeunes femmes entonnent alors sa chanson préférée, dans des micros difficiles à tenir devant leurs bouches défaites, tant le chagrin semble indicible.

Asservissement des femmes

La maison de Bernarda Alba de Federico García Lorca, devenue ici *Bernarda*, première mise en scène de Giulia Belet après sa formation aux Teintureries, prend à bras-le-corps le discours antipaternaliste du drame du poète andalous, écrit en 1936 et publié après sa mort en 1945 – date de sa création à Buenos Aires.

L'auteur y dépeint l'asservissement des femmes dans la ruralité de l'Espagne du XX^e siècle. La metteuse en



Bernarda, première mise en scène de Giulia Belet, prend à bras-le-corps le discours antipaternaliste de Lorca. LORIS GOMBOSO

scène y juxtapose des textes de Duras et Prévert dans le but de dessiner son propre «parcours de femmes», inscrit dans une superbe scénographie: pour mieux signifier cet emmurement aux allures définitives, un réseau de filaments noirs, traversant de long en

large ce petit intérieur bourgeois qu'elles obscurcissent sans relâche, tisse autour des deux sœurs la toile délicate dans laquelle leur liberté de femmes – mais est-il seulement possible de parler en ces termes? – est alors capturée.

Si l'aînée (Tamara Fischer) semble plus prompte à figer ses illusions d'indépendance, la cadette (Clémence Mermet), quant à elle, aspire encore à prendre le large, et à combattre le souvenir d'un père qui, comme tous les patriarches du village, n'en avait que

pour ses bêtes. Faisant fi de toute manifestation d'une affection qui semble alors, à leurs dires, toute relative.

Cet espoir du dehors, où seul un mariage fait accéder à la vie d'épouse (et non de femme), est un apaisement plus que bancal. Symbolisé par une robe verte dont elles doutent que la taille sera encore la bonne, après cette captivité qui ronge les cœurs, cette fidélité posthume à un père peu exemplaire a les traits des vies conjugales qu'endurent d'autres villageoises qui, elles, ont eu la chance paradoxale d'être choisies par un parti.

Violence des hommes

Le mariage, échappatoire peu enviable, est ainsi la convenance rêvée de ces deux jeunes femmes empêtrées dans leur condition, faite de règles et d'usages absurdes dont ce spectacle fait le triste inventaire. Mais bien qu'éclairée par quelques déchirantes parties chantées (Timothée Giddey en assure l'accompagnement musical en direct), cette petite heure de très bon théâtre résonne comme un survol dont on aurait aimé qu'il triture davantage son propos.

On oscille entre souvenirs d'une grand-mère qui savait porter la culotte, mais dont la suprématie castratrice ne fait pas rêver non plus (la mère, Bernarda, jouait en quelque sorte cette fonction dans l'œuvre originale). Et évocation de ce «feu entre les jambes», appétence pour de potentiels amants qu'il paraît meilleur d'idéaliser loin de leur rudesse. La pièce esquisse ainsi une impasse intolérable: celle de femmes soumises à la violence masculine. Par dépendance sociale, certes, propre à leur époque. Mais surtout parce que le désir, s'il leur appartient, peut en faire des femmes affranchies. I

Jusqu'au 16 décembre, Théâtre 2.21, Lausanne, www.theatre221.ch; les 23 et 24 janvier, Théâtre du Pommier, Neuchâtel, www.ccn-pommier.ch